

T H E S E

pour la

MAITRISE ès ARTS

E T U D E sur P S I C H A R I :

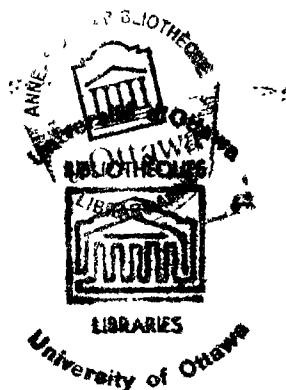
sa MISSION;

présentée à l'Université d'Ottawa,

par

*Dr. Dr. Ugeux, S.-G.-C.*

*Ida Charbonneau*



UMI Number: EC56191

### INFORMATION TO USERS

The quality of this reproduction is dependent upon the quality of the copy submitted. Broken or indistinct print, colored or poor quality illustrations and photographs, print bleed-through, substandard margins, and improper alignment can adversely affect reproduction.

In the unlikely event that the author did not send a complete manuscript and there are missing pages, these will be noted. Also, if unauthorized copyright material had to be removed, a note will indicate the deletion.

**UMI<sup>®</sup>**

---

UMI Microform EC56191  
Copyright 2011 by ProQuest LLC  
All rights reserved. This microform edition is protected against  
unauthorized copying under Title 17, United States Code.

---

ProQuest LLC  
789 East Eisenhower Parkway  
P.O. Box 1346  
Ann Arbor, MI 48106-1346

" Il prend le parti de ses pères  
contre son père."

( Appel des armes )

Renan.....Psichari!.....Deux mondes, deux conceptions; car, si la génération,athée et déterministe, contemporaine de l'aïeul,s'appelle couramment "la génération de Renan", la figure rayonnante du petit-fils, idéalisée dans sa vie et auréolée dans sa mort,se pose comme un symbole de son époque, avide d'action et d'idéal, avide surtout de vérité.

Grand-père  
et  
petit-fils

Un court moment de l'existence leur fut commun, puisque Renan mourut dans la neuvième année de Psichari. Les vieux pins du calme manoir de Rosmapamon furent souvent témoins des courses folles de l'enfant sous les yeux indulgents du vieillard, ou de ses muettes admirations quand, les cheveux ébouriffés par le vent du large et les yeux tout brillants encore d'exubérance et de soleil, il venait s'abattre au pied du fauteuil où le grand-père, le front ployé sous le poids des pensées, achevait sa carrière d'érudit et donnait au monde les dernières étincelles de son génie.

Oh! si le voile de l'avenir avait pu être soulevé un court instant! S'il eût été permis au vieux sa-

'vant renégat de contempler le sillage lumineux que ce même enfant, son petit-fils à lui, allait tracer dans son ascension jusqu'aux cimes de la perfection chrétienne et du sacrifice suprême! Peut-être qu'alors.....Mais non; il s'est volontairement fermé les avenues des miséricordes divines quand il écrivait naguère, devant la menace des décrépitudes séniles: "Désormais, je n'apprendrai pas grand'chose; je vois bien à peu près ce que l'esprit humain au moment actuel de son développement peut apercevoir de la vérité. Je serais désolé de traverser une de ces périodes d'affaissement où l'homme qui a eu de la force et de la vertu n'est plus que l'ombre et la ruine de lui-même, et souvent, à la grande joie des sots, s'occupe à détruire la vie qu'il avait laborieusement édifiée. Une telle vieillesse est le pire don que les dieux puissent faire à l'homme. Si un tel sort m'était réservé, je proteste d'avance contre les faiblesses qu'un cerveau ramolli pourrait me faire dire ou signer. C'est Renan, sain d'esprit et de coeur comme je le suis aujourd'hui, ce n'est pas Renan à moitié détruit par la mort et n'étant plus lui-même, comme je le serai si je me décompose lentement que je veux qu'on croie et qu'on écoute." Peut-être voulait-il étouffer, dans cet horrible blasphème, quelque remords tardif, quelque pensée qui le harcelait de ses poursuites.

Philosophe  
apostat

On fixe aujourd'hui cette physionomie mobile dans l'image du dilettante aimable et résigné des derniers jours, qu'on ne peut comprendre qu'à la condition de l'avoir suivie dans ses métamorphoses.

Car quelle vie d'inconséquences, d'égoïsme transcendant n'avait pas été la sienne! Toujours, même dès sa jeunesse qu'il consacre à un labeur intellectuel intense et à l'étude opiniâtre des langues orientales, il se dévoile épicurien sceptique, ami des jouissances raffinées.

Dans sa jeunesse, il avait rêvé d'être le philosophe de son temps, l'interprète de la pensée de son siècle. Bientôt, cependant, les faits lui imposaient leurs démentis tranquilles; l'histoire se moquait des conclusions qu'il avait tirées de l'histoire, et, autour de lui, s'amoncelaient les ruines de tous les systèmes dont il avait voulu construire l'impérissable mausolée sur les décombres du Christianisme écroulé.

C'est que sa méthode reposait sur l'indéterminé dans les principes de sa philosophie sans logique, de sa morale sans règle, de sa religion sans dogmes ni symboles. D'ailleurs, l'indéterminé, l'incertain, le nuageux était l'un des apports de sa nature, comme d'ailleurs sa crainte exagérée de la souffrance; et, s'il s'était retiré au moment de l'engagement définitif du sous-diaconat, c'est

qu'il avait envisagé avec effroi l'avenir d'abnégation auquel le sacerdoce allait l'enchaîner.

Par l'étude imprudente et sans préparation faite, à cette époque, des philosophies allemandes, son imprécision s'accroît, devient le vague informe au contact des brumes du kantisme, de l'hégélianisme. Son intelligence, plus soucieuse de s'affranchir de l'erreur que de se soumettre à la vérité, contracte la crainte morbide des affirmations. "Plus encore que de se tromper, il craint de s'enchaîner." ( G.Fonsegrive.)

De plus, il sortit de ce contact avec l'esprit allemand, avec un athéisme mystique, doré, teinté de religion. Et l'on vit alors la plus étrange des aberrations, l'énormité la plus inconvenante, qui fit frémir d'indignation les gens honnêtes et causa un scandale inouï: "le défroqué, l'ancien séminariste, s'attaquer au Dieu qu'il avait servi, se donner la tâche de démolir, d'anéantir à jamais les bases du Christianisme en attaquant résolument le caractère divin de son fondateur. Et cela sans haine, doucement, froidement, le sourire aux lèvres, d'un ton de bonne compagnie, où il fait passer tout le charme, la grâce, l'éclat de la couleur, où, cependant, les contradictions, les incohérences se rencontrent à chaque page."

( Les Contemporains.)

Rien n'est bizarre et lugubrement amusant comme le ton du sophiste parlant de Jésus. C'est le cynisme de l'impiété et du sacrilège poussé au paroxysme. "Jusqu'à l'instant suprême, écrit Mgr. d'Hulst, cet homme qui se défendit d'être impie et qui se déclarait ennemi acharné du système, a travaillé sans relâche à tuer dans les autres la foi qu'il avait perdue."

Son dilettantisme, il le systématise, lui, "l'ennemi acharné du système"; il traite cavalièrement les faits. Jugez de sa méthode: "Il ne s'agit pas, en pareilles histoires, de savoir comment les choses se sont passées; il s'agit de se figurer les diverses manières dont elles ont pu se passer. En pareil cas, toute phrase doit être accompagnée d'un 'peut-être'".

Il répugne de poursuivre dans le détail les erreurs innombrables, basses et indignes, dans lesquelles Renan tombe à chaque pas sur l'esprit de Jésus et de ses apôtres. Que penser de ce trait: " Nous ne comprenons pas le galant homme sans un peu de scepticisme.....Tandis que Jésus posséda au plus haut degré ce que nous regardons comme la qualité essentielle d'une personne distinguée, je veux dire le don de sourire de son oeuvre, d'y être supérieur, de ne pas s'en laisser obséder, Paul ne fut pas à l'abri du dé-

faut qui nous choque dans les sectaires, il crut lourdement" ? Et de ces paroles qui terminent son Saint Paul: " Nous aimerions à rêver Paul, sceptique, naufragé, abandonné, trahi par les siens, seul, atteint du désenchantement de la vieillesse; il nous plairait que les écailles lui fussent tombées une fois encore des yeux, et notre incrédulité douce aurait sa petite vengeance si le plus dogmatique des hommes était mort triste, désespéré (disons mieux, tranquille) sur quelque rivage ou quelque route d'Espagne, en disant lui aussi: ergo erravi"? Ne croirait-on pas entendre l'écho cynique du ricanement d'un Voltaire?

Etrange contradiction! A ce même Jésus, moqué, nié, il osera encore s'adresser: " O Dieu de mon enfance, je ne t'ai jamais oublié; tu seras peut-être le Dieu de ma mort; quoique tu m'aies trompé, je t'aime encore."

" La vérité, dit Mgr. Perraud, c'est que cet artiste incomparable de style, ce virtuose qui jouait dans la perfection de tous les instruments, a su fondre dans les proportions les plus harmonieuses et avec un atticisme bien fait pour lui attirer les bonnes grâces de la déesse 'aux yeux bleus' les négations du plus pur atticisme avec les formules les plus religieuses, le mysticisme mélancolique de sa chère Bretagne avec la verve endiablée et toute rabelaisienne

du Gascon."

Mécontent d'un gouvernement qui ne faisait pas son affaire, cet homme, chez qui le culte du moi était le seul auquel il sacrifiât, après avoir trahi sa foi, devait prendre la France en haine. En 1870, à l'heure même où les obus allemands labouraient les rues de Paris et semaient la terreur chez tous les habitants, lui, dînant confortablement chez Brébant, en compagnie de Berthelot et de Goncourt, acclamait l'Allemagne victorieuse et, se levant, la face tout enflammée pour répondre à quelqu'un qui avait suggéré la préparation de la vengeance: " Non, non, s'écrie-t-il, pas la vengeance. Périssent la France! Périssent la patrie! Il y a, au-dessus, le royaume du devoir, de la raison."

Quel homme étrange, qui ne sut rien respecter, ni le devoir, ni la raison, ni la science, ni ses contemporains, ni sa patrie, ni son Dieu! Quel sort pesait sur lui! Aussi avec quelle force ses blasphèmes impies crient vengeance au ciel!

Mais l'aube de la réparation se lève. Voici, de la vieille souche rejetée, naît une tige de bénédiction qui, en dépit des vents de l'erreur qui le secouent un moment, reflourira, sous l'ondée du sacrifice, au soleil de la grâce de Dieu. Et Psichari, poussant après Montaigne, le cri de l'amour reconnaissant: " Parce que

c'était moi, parce que c'était Lui!" placera dans l'ordre gratuit de l'élection divine le secret de sa conversion.

Enfance  
et  
première  
éducation  
de  
Psichari.

Il naquit à Paris, en 1883, dans un milieu essentiellement intellectuel, puisqu'il était petit-fils de Renan par sa mère, Noémi Renan, et qu'il avait pour père M. Jean Psichari, professeur de philologie byzantine et néo-grecque à l'Ecole des Hautes Etudes. Melle. Goichon nous donne, de son enfance et de son adolescence, des détails intéressants et significatifs. Elle le dépeint ainsi: " Physiquement, il était un peu frêle, délicat, nerveux, avec une jolie figure, l'air gai, la mine éveillée. Ses grands yeux ouverts avaient un beau regard droit, volontiers un peu au-delà." Sa vivacité était extrême; il était "insatiable de jeu, de lecture, de projets, comme il le fut plus tard de perfection morale." Depuis sa toute première jeunesse "son esprit" comme il l'écrit du Centurion Maxence, "était toujours en avance, d'une étape au moins, sur son corps, et il voyait mieux les spectacles du lendemain que ceux du jour."

Son exubérance ne venait pas de sentiments superficiels, mais débordait d'un coeur profond, très sensible et très fidèle. Son coeur n'oubliait jamais et ne variait pas. Ainsi restera le jeune homme et le soldat qui vint à Dieu par goût, par besoin plutôt, de la fidélité.

Même dans ses heures de gaieté la plus folle,

il gardait un fonds de tristesse, de mélancolie presque constante. Ces tendances différentes, qu'il devait à des hérédités diverses, sont probablement responsables de la confusion d'élans dont sa jeunesse souffrit. " Que voulez-vous, disait-il, je suis du pays de la brume et aussi de celui du soleil....."

Ses études qu'il commença sous l'égide de son père, révélèrent chez lui le don littéraire. Aussi tout jeune, il rêvait "d'écrire des livres". Son père, cherchant à deviner et à développer cette personnalité naissante, favorisa les goûts de l'enfant. A la veillée, on lisait des vers, on en récitait à la promenade et nulle occasion n'échappait pour former l'oreille littéraire et enflammer l'imagination créatrice du jeune Ernest. Souvent, pour se délasser de leurs jeux mouvementés, aux congés du jeudi, les enfants organisaient "des conférences, et Ernest, gravement assis derrière un petit bureau.....parlait, parlait...jusqu'à ce que l'auditoire demandât grâce" ou l'imposât par un sauve-qui-peut général.

Ses études classiques, qu'il poursuivit jusqu'à sa licence en philosophie, se firent au lycée Montaigne, à Henri IV, puis à Condorcet; il suivit ensuite les cours de la Sorbonne et ceux de Bergson au Collège de France. L'influence de ce dernier fut la seule qu'il subit jamais. C'est à

Bergson qu'il dut, comme tant d'autres de sa génération, sa délivrance des chaînes scientistes et matérialistes, et l'ouverture sur des perspectives infiniment consolantes de la foi en la liberté de l'âme spirituelle avec l'espoir d'atteindre à la connaissance de l'absolu. C'était l'émancipation rêvée. " Non pas, dit Goichon, qu'il cesse d'aimer passionnément l'intelligence, mais le goût de l'action pour elle-même," le mépris des spéculations pures furent chez lui comme une "réaction contre les sophismes de la fausse raison, un moyen de sauver l'essentiel, de ressaisir par une voie abrégée des principes de salut sans lesquels la vie humaine croule dans le néant." Ce fut encore le mérite de Bergson de lui ouvrir les yeux sur les lacunes de son éducation première. En effet, le milieu familial, sans être anticlérical, n'en était pas moins absolument aréligieux, et l'attitude d'Ernest était aussi ardente en irréligion que dans le reste. Cependant, il avait lu l'Évangile, parce que c'est un livre qu'il faut avoir lu.... Sa mémoire heureuse en conservait des textes nombreux dont il émaillait volontiers ses écrits - un peu toujours. Durant une vacance qu'il avait passée en Bretagne, il avait même lu l'Imitation dont le génie paradoxal l'attirait, mais sans autre résultat, semblait-il, que d'en enrichir sa propre intelligence. Dans le Discours sur l'Histoire universelle de Bossuet, que son père lui conseillait de lire pour se former

la langue, il aimait les larges vues synthétiques, puissantes et simples. De même, la psychologie des Pensées de Pascal répondait aux exigences de sa nature morale, et, plus tard, dans ses longues méditations solitaires au fond de la Mauritanie, sa pensée s'affirmera dans le sens de celle de Pascal, mais combien plus humblement confiante, plus sereinement expansive!

Ainsi Bergson lui révélait la cause de "l'insatisfaction" profonde où il dépensait vainement ses énergies de jeune homme, et qu'il retraçait maintenant au fait que son père - ainsi qu'il le dira de Maxence - "avait nourri son esprit mais non pas son âme."

Aussi, pour tromper son âme avide et ses aspirations inassouvies, avait-il jeté son coeur vibrant à tout ce qui s'était présenté d'aimable, de délicat, à la suite de son intelligence à la recherche de beauté, de vérité. Cette époque de son existence, d'un dilettantisme inquiétant, en quête d'idéal, qu'il poursuit partout, qu'il ne trouve nulle part, fut la plus douloureuse qu'il ait jamais vécue. C'est aussi l'époque de ses changements d'attitude brusques et nombreux. Inconsciemment, parce qu'il vise plus haut, le besoin d'une règle s'impose. " Il la lui fallait fixe et intime, juge Goichon, pénétrant les régions secrètes de l'âme et s'imposant au nom d'une idée, en laquelle il pût recon-

naître la vérité, l'aimer et s'y attacher enfin. La discipline militaire fut l'ébauche de cette Règle qu'il ne devait trouver que dans le catholicisme, en s'apaisant dans l'amour du Christ."

### Conversion

#### à l'ordre

C'est alors que pour échapper aux fluctuations de l'incertitude, pour fixer sa mobilité douloureuse, pour assouvir ses élans vers l'adoration, il se tourna vers la cause qui lui parut en ce moment la meilleure, la France, l'armée. Il résolut de lui consacrer sa vie, de se dévouer absolument à sa grandeur; de se faire de cette cause bien-aimée, en quelque sorte, une espèce de Dieu.

Massis, dans le fascicule qu'il consacre à la mémoire de son ami, rappelle ainsi l'impression créée, dans les cercles universitaires, chez les vieux maîtres comme chez la jeunesse étudiante, par cette fuite au désert saharien: " On se souvient quelle stupeur ce fut parmi nos aînés, quand on vit le petit-fils de Renan, le fils de M. Jean Psichari, abandonner ses cours à la Sorbonne pour élire la carrière des armes, mener une action française dans la brousse africaine, exalter par ses livres et par ses gestes les vertus guerrières."

Et avec quel sentiment d'intense satisfaction, il s'élança vers cette "vita nuova"! Il avait le pressentiment intime et assuré qu'il allait enfin vers la vérité, vers la

lumière, vers l'absolu. Dès ce moment, il entra dans sa voie. Cette "mystique" militaire, par laquelle Psichari triomphe des mensonges de l'individualisme moderne, fut sa première conversion, "la première victoire de Dieu dans son coeur encore impie."

Voilà donc Psichari soldat et absolument satisfait de son état. S'y sentant pleinement chez lui, sa personnalité s'y adapte; il prend une conscience plus nette de ce qui lui a manqué jusqu'ici et de ce qu'il lui faudra pour compléter son action personnelle. Son imagination, sa sensibilité, son intelligence, canalisées désormais, s'ouvriront sur de nouvelles perspectives. En même temps, de ces hauteurs, ses vues s'élargiront jusqu'aux idées générales, jusqu'aux abstractions aux vastes envergures. Enfin, l'habitude de l'observation intérieure affinera sa puissance d'analyse psychologique qui éclairera les impressions, les sensations confusément ressenties. Aussi est-ce de cette époque qu'il faut faire dater sa carrière littéraire. Carrière riche en promesses, trop tôt scellée par une mort prématurée, carrière féconde quand même, en oeuvres de grand mérite littéraire et de haute portée morale.

" En face de la noblesse de telles vies que le martyr couronne, écrit Fonsegrive, on éprouve, à discuter leurs écrits, un scrupule bien naturel. Pourtant la vérité

même à laquelle ces vies furent vouées, a des droits supérieurs encore. Et eux-même ne voudraient pas qu'on leur sacrifiât ce à quoi ils ont voulu tout sacrifier." C'était d'ailleurs le désir intime, exprimé bien souvent par Psichari, surtout après son entrée dans l'Eglise, d'apporter à la cause de Dieu les ressources de son intelligence et le service de sa plume. N'est-ce pas lui encore qui refusait de supprimer du Voyage du Centurion un récit fort humiliant, répondant au prêtre qui lui conseillait de s'épargner ainsi: " Non, il faut qu'on voie d'où je suis sorti....."

### L'écrivain

L'oeuvre littéraire de Psichari présente ce point tout à fait caractéristique que chaque partie raconte l'histoire intime des étapes parcourues par l'écrivain jusqu'à sa conversion définitive. Impossible donc de distinguer l'oeuvre de son auteur.

### "Terres de soleil et de sommeil"

La première de ces oeuvres, Terres de soleil et de sommeil, subit le contrecoup inévitable des dernières oscillations intellectuelles et morales de Psichari. Il apporte en Afrique son tempérament d'artiste profond - un amour passionné du beau, une curiosité servie par une compréhension vive, une sensibilité excessive vibrant à la moindre touche. Et la terre africaine est si différente de la France qu'il vient de quitter! Ce genre de beauté unique, faite d'espaces sans bornes, de lumière irradiée, de silence abso-

lu, l'éblouit. Il promène son regard sur le paysage désertique, le saisit dans son détail propre, dans sa beauté spéciale, dans ses contrastes frappants et le rend avec son pinceau magique: " Des villages stagnent dans l'infinie lumière du jour, semblables à des couronnes de deuil; un tamarinier se penche sur la grève dorée et abrite sous ses branches un peu de vie et de mouvement." Parfois, son pinceau se charge de somptueuses couleurs, délicates quand même et comme adoucies: " Les lointains ont des tons exquis et changeants. Ils se colorent en mauve, en violet, en gris, en rose et toutes ces nuances sont comme noyées dans une fine brume solaire impénétrable." Plus souvent, cependant, la couleur disparaît presque, ce ne sont plus que des demi-teintes ou plutôt de simples valeurs déterminées par le jeu des lumières et des ombres: " A mes pieds, l'herbe est grise, elle a la couleur grise de la terre, tout à fait la couleur de la terre."

Ailleurs, les sensations visuelles le cèdent aux sensations auditives; souvent même, celles-ci fournissent le seul trait saillant d'un tableau: " Un chant s'élève et emplit mon âme à en mourir. C'est une gamme en mineur qui commence en haut, par une note éclatante et s'achève en sourdine par une note traînée et basse comme un soupir de détresse." Le silence surtout l'obsède; ce silence mystérieux, unique, le saisit, l'épouvante. " Tout se tait, et

ce silence est un drame. Je me sens désespéré et las avec des pensées de désastre et de sépulcre."

Trop souvent, un certain dilettantisme se trahit: " Je voulais jouir, sans plus, de cette beauté inattendue où se mêlait parfois de la tristesse." Mais l'âme de Psichari est trop haute pour se complaire longtemps dans le médiocre. Il y a chez lui mieux qu'un amateur. Trop profond et trop ardent, il abandonnera bientôt le superficiel, le factice; il modifiera sa sensibilité trop aiguë, la stabilisera en trempant sa volonté dans la force, dans l'énergie, pour la mener à la vérité. C'est pourquoi, la psychologie rejoint, à tout moment, la description dans ses tableaux: " On épie la brisure d'une ligne, la couleur d'un lointain, un parfum nouveau qui circule, et l'on voudrait éterniser notre éphémère conversation avec les choses. On est en rapport direct avec la terre; rien ne s'interpose plus entre les hommes et elle. Sentiment d'une primitivité absolue, inconnue partout ailleurs qu'en Afrique. C'est une conversation brutale et, pourtant, il en reste en nous quelque chose d'indicible, d'incomparablement triste et sauvage."

Sa psychologie observatrice, il la met surtout à contribution dans son étude de l'Africain - non pas tant par simple avidité philosophique ou par égoïste curiosité,

que pour y découvrir son âme à lui. Et quelle est sa joie, à la vue de la femme Kaka endormant son petit au chant d'une romance, " de surprendre un peu de nous en elle, un peu de nos agitations, de notre coeur" ! Et sa crainte " de ne pouvoir rencontrer l'âme "étrange et inachevée" du Baya: " Notre soin le plus constant et notre plus cher travail a été de forcer le mystère de ces hommes que, pendant de longs mois, nous avons appris à aimer."! Et sa délicate sollicitude pour le petit porteur Sama, à qui il prodigue son intérêt, durant les longues marches poudreuses, et ses plus tendres soins à ses derniers jours, sans parvenir à se défendre d'un attendrissement dont il s'irrite comme d'une faiblesse indigne d'un soldat, devant la tombe où l'on vient de descendre son petit ami sauvage.

Peu à peu, le calme descend; l'âme de Psichari se déprend des contacts humains et subit l'influence prenante de la terre africaine qui lui semblait naguère "dépourvue" plus que toute autre "de métaphysique". "Vaguement, on sent que des teintes violettes de l'horizon, des odeurs chaudes des mille brins d'herbe immobiles et comme en extase devant le large disque du soleil, des sables dorés qui font de grands dessins dans la campagne, que de tout cela, qui est pourtant bien peu de chose, se dégage une certitude. La certitude que le bonheur humain est ici, pour qui sait le trouver. Il y faut seulement une âme violente, tout occupée à vivre - et

de l'esprit. Cela c'est notre apport, notre contribution à l'oeuvre commencée par la solitude et le silence." Et il ajoute: " Ces heures d'Afrique sont inoubliables, où nous nous sentons en complet accord avec les choses, où toute forme, toute nuance nous paraît adaptée à l'état de notre âme.... Pourquoi chercher ailleurs le spleen qui nous aide à nous mieux connaître? En quel lieu pourrions-nous mieux sonder toutes nos plaies et sentir notre stérilité?"

" Au-delà de ces pages, écrit Goichon, cherchons l'âme qui s'orientait vers l'action, vers la force, vers l'héroïsme.... Sans crainte enfin de se donner tout entier, sûr d'être utile, Psichari employait son ardeur au service d'une idée: l'idée, servie jusqu'à l'héroïsme par les explorateurs et les soldats de la grandeur de la France."

Ecoutez-le:" Ici, sur la terre des Barbares, je reprends de l'espoir; je crois encore en la bonté de l'action. C'est le dernier bienfait de l'Afrique de m'aider à me reconnaître parmi toutes les misères de notre époque.... Loin des miens, je sais entendre en moi et retrouver cette résonnance lointaine, infiniment lointaine, qui retentit depuis des siècles, à travers les consciences de mes ancêtres, jusqu'à étouffer toutes les clameurs du monde, tous les murmures humains. Cette voix-là me recommande le courage et m'annonce les prochaines victoires... Avant de quitter la Sangha, j'ai la

prétention d'avoir conquis une croyance et d'avoir pu hausser mon rêve au-dessus des doutes et des relativités."

## Retour

## 'Afrique

Il rentre en France en 1908, après dix-huit mois de solitude et de vie austère sous le soleil rutilant du désert, orienté définitivement vers l'action et pourtant non pleinement satisfait. Les jeunes de sa génération l'accueillirent avec enthousiasme: ils voyaient personnifié en lui l'exemple qu'il fallait à cette heure de patriotisme relâché, d'internationalisme inconséquent, où l'on réprouvait tout emploi de la violence, toute action de la force, "où il fallait - c'était une obligation - rabaisser l'armée tout entière, et surtout quand elle fait oeuvre d'armée, aux colonies; où il fallait détester les fusils, et surtout quand ils servent à tirer; où l'on maudissait les soldats et leur drapeau. Et, ô miracle, la lampe de l'héroïsme français était rallumée et portée si haut par le petit-fils même de l'homme qui avait, en '70, outragé la Patrie sanglante et humiliée et acclamé l'Allemand vainqueur!

"Lorsque Psichari nous revenait des continents perdus, les yeux lavés par les horizons libres de l'Afrique, dit Massis, c'est à ce solitaire que nous demandions le mot de nos destinées, c'est lui que nous interrogeons sur nous-mêmes, c'est de cet exilé que nous attendions les paroles qui élèvent et qui fortifient. C'est ainsi qu'il nous avait restitué le sens des vertus et de la gloire des armes. Nous

devions à son exemple une certaine tension de l'âme qui nous avait aidés à rejeter les piperies d'un enseignement meurtrier. Mais, sous cette fièvre de l'action, nous sentions que se débattait une plus grande misère, ce mal inconnu qui nous laissait désarmés devant la vie, ce désir éperdu que la vérité et la pureté ne fussent point de vains mots." Cette grande misère, c'était sans doute l'incroyance religieuse qui persistait toujours en dépit des élans vers la lumière. Mais la "lumière" devait "luire dans les ténèbres", et c'est dans la solitude saharienne que "Dieu allait parler à son coeur."

Après une année passée à l'école militaire de Versailles, il rejoignait son régiment à Cherbourg. Maintenant dans le calme de sa garnison, et grâce aux loisirs que lui laisse son grade de chef, il peut se recueillir, repasser sa vie de soldat et - il l'écrit lui-même dans l'avant-propos de l'Appel - s'attacher "à reconnaître patiemment la région dans laquelle il venait de pénétrer, et à savourer des règles à l'aide desquelles il lui faudrait s'y diriger."

Son besoin de précision et l'habitude de l'observation intérieure le guident dans l'orientation qu'il veut donner à sa vie en la carrière des armes qu'il a définitivement élue. La période des tâtonnements, des sensations imprécises est finie; la terre d'Afrique, "cette terre morte, blanchie par le soleil, comme les os d'un squelette.... cet

air sec, fluide, léger, sans cohésion... ce tremblement de l'air, de la pure lumière", ont dénudé son âme, l'ont lavée des pensées médiocres. "Après avoir connu les troubles d'une conscience ardente et inquiète, d'une sensibilité délicate toujours abandonnée à l'impression du moment, toujours attentive à la minute qui passe, il avait éprouvé le besoin d'organiser son existence sur quelques réalités simples, sur un système d'idées, d'une logique idéale, car il a soif de lumière et de candeur." Et cette pensée, après s'être imposée à sa raison veut s'exprimer fortement.

Appel  
des  
armes

Voilà la raison et la synthèse de l'Appel des armes qu'il entreprend alors et ne terminera qu'en Mauritanie. Sous le couvert du roman impersonnel, c'est lui-même qu'il livre. Sans doute, il faut faire abstraction de l'action sentimentale, rayer les antécédents à note personnelle, reconnaître le caractère fictif du père Vincent. Mais, de la trame, du tissu, de l'ensemble, se dégage, très ressemblant, le portrait moral de Psichari tel qu'il était vers 1903. L'Appel est le fruit de son expérience à lui. Il prête à Maurice quelques-unes des raisons qui le poussèrent à l'armée. Il a vécu la vie de caserne avant de la raconter - lui, non plus que Maurice, n'avait pensé, en s'engageant, "à ce dur quotidien du quartier, les corvées, la voix dure des brigadiers, le 'bricolage' des chevaux dans la bise mauvaise, la corvée du fourrage, l'abreu-

voir, le pansage.... Il sentait seulement, confusément, cet orgueil naïf et charmant, de se dire un vrai soldat. Et, s'il pensait à cette fin dernière qu'il poursuivait, les moyens ne lui semblaient pas indignes. Les attitudes, les sentiments de Maurice Vincent, cette admiration pour tout ce qui est militaire "à la vue toute simple des instruments de guerre, des canons précis et gais", dont "il aime les ajustages, le beau manufacturage, la matière d'acier bien travaillée"; cette passion ou plutôt "cette sorte de mysticisme singulier" qu'il apporte à l'exercice de son métier; ce bonheur intime "de participer à l'action précise de ces forces combinées, d'être une unité agissante dans cet ensemble formidable de forces diverses - pensée et matière que représente une batterie en campagne;" cette naïveté d'enfant qui "se croit déjà, par le digne emploi de sa jeune vertu, honorer le nom français"...qui revenait d'une manoeuvre, croyant revenir d'une bataille, tant était "vive l'ivresse, le petit frisson du grand mouvement en commun, de l'action énorme, combinée, mystérieusement unie.... où il jouait son rôle, infime et capital"; cette joie aiguë qui "lui venait de se laisser aller, sans penser, de se sentir mêlé à cette force mystérieuse qui promet des victoires; tout cela c'est Psichari à vingt ans.

Les impressions créées chez le jeune soldat à la première manoeuvre, Psichari les revit encore quand il en décrit le magnifique tableau: "...Soudain, un geste de Nangès

arrête la masse. Des troupes affluaient, des fantassins chantaient le long des chemins creux.

- Reconnaissance, criait Nangès.

Et suivi de trois cavaliers, il s'élançait vers une petite crête qui dominait la batterie vers la droite... De loin, Maurice l'apercevait qui se détachait sur le ciel gris, la cigarette collée aux lèvres, les jumelles à la main... L'attente se faisait silencieuse. Qu'y avait-il derrière cette crête?... l'illusion commençait.... Derrière, il y avait le champ de bataille. Maurice l'imaginait avec des lignes indéfinies de soldats, des groupes épars filtrant, passant, glissant, des sections, des escouades, des pelotons de cavalerie embusqués derrière des boqueteaux, partout une poussière humaine, et partout, le dessin net d'un grand mouvement ondulé, serpentin, mais tout d'une poussée, une impulsion commune, unie, tendue, vers l'avant. Mais était-ce cela réellement? - Et ici, se laissant deviner, entrevoir, le grand, le véritable attrait de la guerre: la curiosité.....

Sur un signe de Nangès, la batterie s'élançait à son tour vers son capitaine, plus rapide, un peu fiévreuse. A quelques pas de la crête, elle s'arrête. La manoeuvre est brusque, silencieuse, impérieuse. Les servants se précipitent, séparent les trains.... En un instant, les pièces sont en batterie, prêtes à tirer, les gueules tournées vers l'immense déroulement de la plaine. Maurice entraîné par les deux attelages qui l'encadrent, se retrouve dans le petit chemin

où la batterie s'était arrêtée, mais plus haut, plus près de la crête. De loin, on entend la voix calme de Nangès:

- Chefs de sections et pointeurs. Sur moi!.... Abattez!.....  
Par la droite par batterie, correcteur 16.....2000!...

Quatre détonations, mais brèves, sans le prolongement, le sifflement aigu de l'obus Robin, aident à l'illusion. Nangès observe l'horizon, grand. droit, tel ces officiers, sur les tableaux de bataille d'autrefois, qui représentent, au premier plan, quelque état-major.

Devant la batterie, à cent mètres, sur la pente descendante, les fantassins fument, 's'infiltrant' pour employer le mot technique plus exact que 'marcher'. Il en sort des haies et des buissons, qui s'avancent en silence, courbés en deux, le fusil bas, pris de passion comme s'il étaient à la bataille, comme si c'était arrivé...."

Cette France à qui Psichari a voué sa vie, qui lui est apparue, au cours des étapes, si grande et si belle, lui arrache des cris de filiale admiration, de reconnaissant amour. "C'est sa terre à lui, c'est la terre natale, la terre patrie. Jamais il n'a aimé sa terre et son clocher, comme depuis ces journées de manoeuvre où ils vont par les routes, de village en village. La France, comme c'est grand et joli!.. C'est à pleurer de joie de voir tant de noblesse épandue partout, tant de bonheur!" Et, à l'ardente sollicitation des champs, "devant la force divine qui s'en dégage, qui l'appelle et qui le courbe et qui le ploie irrésistiblement, quand son intelligen-

ce échoue, comme échoue la plus haute intelligence devant la foi d'un Pascal, il se fait humble, il s'abaisse vers la terre plus encore que le laboureur silencieux penché sur sa charrue, parce que la puissance qui le prosterne, descend du ciel même" et il comprend l'appel intense et poignant de la patrie: "Regarde-moi. Je suis le sol natal, plein de jeunesse et d'espoir. Cesse de te plaindre. Je viens à toi et tu me connais. Je suis la Force et la Vertu. Crois en moi."

De mille autres notes autobiographiques et des traits personnels et caractéristiques qu'il avait admirés chez ses propres chefs, Psichari crée le prototype de l'officier français et nous le présente dans la personne de Mangès.

C'est "un de ces hommes qui savent gagner la confiance par une rigueur absolue et par l'asservissement total à l'idée militaire; un soldat d'autrefois, dans le maintien duquel on devine le reflet d'une tradition, non l'élégance vaine et prétentieuse, mais de bonne manière, de correction parfaite, d'élégance vraie; un homme que toute idée moderne blesse et, en même temps, un homme profondément attaché à son siècle, en ce sens qu'il en a toutes les inquiétudes, tout le trouble, le sombre tourment.... Et profondément Français "cherchant partout des preuves", à qui il ne suffit pas de "frémir aux grands battements d'ailes de la Gloire", mais qui sent l'émoi de son métier, toujours, "qui admire tout ce qui s'y rattache... Il lui semble qu'il n'a point encore fait as-

sez attention à cette austère beauté antique et militaire qui éclate à chaque pas, depuis le pont-levis de l'antique citadelle jusqu'aux logis de l'artillerie. La vue d'une sentinelle se tenant 'au garde à vous' sous les armes fait déborder son enthousiasme: "Ainsi donc, songe-t-il, cette fine fleur de liberté, ce fier lys de France qui veut vivre, il pousse partout. Le voici qui s'élançe, gracile et fort, près des bastions de notre antique citadelle."

Le fier officier, il sent qu'il "représente une grande force du passé, la seule-avec l'Eglise-qui restât vierge, non souillée, non décolorée, par l'impureté nouvelle...D'une vue totale, il voit la longue suite des âges et il va, par un même travail, par une même synthèse, jusqu'aux assises; il va jusqu'à ce qu'il y a d'impérissable dans les testaments du passé." Il comprend la survivance de la foi au coeur de la race, après tant d'efforts, tant de persécutions. Toute la malice de la "pensée humaine avait échoué devant la représentation sensible du Crucifix. Tous les philosophes et les savants étaient restés impuissants devant le mystère inouï, formidable de la transsubstantiation", et cette foi c'était la sienne à lui, Nangès; ce Crucifié, c'était son Dieu; devant cette hostie, il se prosternait.

Etude de psychologie intime, l'Appel, aussi bien, est un exposé de la "mystique" militaire. Esichari, après avoir étudié l'armée dans sa nature, en apprécie la fonction: "Nous ne sommes qu'un moyen pour le pays, mais nous sommes un

but pour nous-mêmes". D'où le rôle doublement bienfaisant de l'armée: protection de la patrie quand le danger la menace, et formation morale de l'individu. Morale de gaieté, "l'éternelle blague des soldats de toujours qui fuse en éclats, la gaieté saine, de bon aloi, qui marque la force et le courage"; morale de grandeur, de noblesse, "Ce n'est pas un grand honneur que de mourir de soif dans un désert, mais c'en est un d'avoir une idée, ou, bien que le mot soit condamné, une foi"; morale d'héroïsme qui laisse entrevoir le "jour où il faudra se dévouer à de grands sacrifices de tout qui, peut-être, lui sont réservés".

De la méditation des règlements spéciaux, il déduit la notion d'ordre: soumission à l'idée supérieure, initiative chez les chefs; chez tous, sentiment profond de la responsabilité, de la solidarité, de la dignité, avec, comme programme: 1° amour du devoir: "Telle qu'il l'a faite, sa vie lui plaît, avec ses heurts, ses contrastes, ses tensions, ses détente, ses extrêmes. Ce qui domine tout, c'est une jeune fierté de s'être asservi à son idée CONTRE SA MAISON, d'avoir pris le parti de ses pères contre son père;" 2° force de caractère: "Telles qu'elles sont, nos prières, je les préfère encore aux déductions des doctrines de raison et aux prétentions des doctrines de science. Tant mieux si c'est une folie que ces prières. Je suis fait ainsi de les préférer"; 3° domination de soi-même "dans l'acceptation patiente et rigoureuse que le sol-

dat doit chercher dans le silence et l'obscurité,...qui suffit  
 ...que nul ne peut lui enlever."

L'Appel est une oeuvre forte; c'est le triomphe de l'idée; "Le livre entier, dit Goichon, est un effort vers la pensée, une recherche des réalités qui peuvent être un fondement de vie intérieure". La distance est grande qui le sépare de Terres de Soleil et de Sommeil. La phrase harmonieuse et caressante, les sensations si vivement dépeintes; le dilettantisme qui cherchait, partout et toujours, la note de beauté et l'expression pour la rendre,- tout cela s'est virilisé ou bien, a complètement disparu. La tendance à progresser du rêve à l'action qui y était marquée a tenu sa promesse. Le style s'est fait grave, austère, à teinte unie.

Les éléments de beauté de l'Appel des armes sont multiples et variés. Ils se révèlent dans la psychologie particulière de chacun de ses personnages, dans leurs manières différentes d'envisager un même problème: la fonction de l'armée; dans la scène débordante de vérité et de noble grandeur où Maurice, revenu à la maison paternelle, en congé, se dresse en face de son père et "n'écoulant que son coeur, ose entendre la voix du passé, l'hérédité régressive, les vingt siècles de fine civilisation, de bonnes manières, de sérieux, de noblesse d'âme"; dans la rencontre de Mangès avec Timoléon d'Arc "l'homme du passé, lourd du sommeil des temps"; où Psichari, dépassant Vigny qui oppose la grandeur de l'armée à la servitude

du soldat, par une conception autrement vraie - et avec quelle ferme conviction! - se prononce pour l'armée et s'incline par un sentiment d'ordre et d'humilité devant la GRANDEUR de la SERVITUDE.

Dans l'évolution de Psichari, l'Appel marque une étape bien définie. Par l'analyse des traditions françaises, il a trouvé profondément ancrée dans l'âme de l'ancienne France la racine des vertus militaires; en même temps, il y a rencontré le catholicisme. Il découvre ainsi le lien qui unit l'armée à l'Eglise, lien plus que traditionnel, objectif. "Ense et cruce!... Ce sont bien là les figures de deux dogmes et les images de deux systèmes... Comme les deux signes se marient bien dans le ciel de Maurice, et comme tous les deux, il les aperçoit tout près l'un de l'autre, apparaissant tout seuls, et auréolés de surnaturels rayons!" Ainsi apparaît le germe de l'idée religieuse. Car Psichari est trop logique pour ne pas découvrir le caractère essentiellement transitoire de la discipline militaire, pour ne pas se rendre compte que, si la vocation du soldat est une sorte de sacerdoce, l'armée, quoiqu'on fasse, ne peut être un dieu. Religion de l'armée, religion de la patrie, ne sont des religions que pour ceux qui ne peuvent réfléchir... et Psichari n'est pas de ceux là. Ce lien qu'il a perçu entre les deux antiques institutions, il le note sans cesse; son intelligence, une fois avvertie, c'en sera assez pour lui fournir un motif d'examen. Dès

lors, il est entré dans la voie qui ne pourra manquer de l'amener au Christ. C'est au désert que se fera la rencontre.

"A l'exemple des Saints, dit Massis, voici un homme qui fuit le tumulte des hommes pour devenir attentif à son âme. La nature saharienne extrêmement épurée, débarrassée de toute surcharge, vêtue de recueillement et de silence, va agir en quelque sorte sur lui à la façon d'un cloître. Ici les facilités, les expédients, toutes les complaisances du monde ne jouent plus, mais répugnent et déçoivent. Seul dans le grand vent des plaines, au bout de la terre, au bout de la vie, 'là où les soucis sont hauts, là où l'on marche tout auprès de l'éternité', on apprend à dire non, à dire je ne puis plus, à payer le monde de négatives sèches et vigoureuses. On ne veut plus plaire, on se déplaît à soi-même..... L'homme n'a plus que Dieu pour s'affliger en sa présence, pour lui dire du fond de son coeur: "Seul et invisible témoin de mes sanglots et de mes regrets, ah! écoutez la voix de mes larmes." De ce combat spirituel, 'aussi brutal que la bataille d'homme' et qui se joua parmi ses risques sur un coin perdu de l'Afrique, Psichari nous a laissé le récit dans "Voix qui crient dans le désert". Ce livre, marqué en quelque sorte de l'inspiration divine et dont la rédaction "n'aura été qu'une longue prière" sans cesse reprise, c'est lui qui va nous livrer le secret des dernières étapes de Psichari et nous faire connaître les longues préparations de l'oeuvre de Dieu dans un coeur qu'il de-

vait bientôt habiter.

Les Voix qui  
crient  
dans le désert

Car les Voix sont le récit complet de sa conversion, un drame mouvementé d'un intérêt poignant, où éclate à chaque page le cri religieux d'un coeur humain en quête de la Vérité immuable.

C'est en février 1910. La colonne française vient de quitter le Sénégal. Devant elle, s'étalent les "profondeurs roses" du désert. Sur le toit le plus élevé d'un petit fortin à créneaux qui couronne la hauteur rocheuse d'Aleg, le drapeau tricolore claque au vent. Psichari porte son regard, ému et grave, du symbole cher à son coeur, vers la solitude saharienne d'où son âme attend les paroles de vie. "Nous voici engagés, dit-il, par le pur symbole de ce qu'il y a de plus noble sous les cieux, dans la plus noble vie spirituelle."

Ce qu'il vient réclamer à cette terre d'Afrique qu'il a jadis tant aimée, c'est un renouveau d'élévation morale, de perfectionnement intérieur, c'est surtout la solution "du problème religieux enserré dans le problème de la vérité", ce problème qui l'a pris tout entier et qui déroule sa logique en face de toutes les aspirations de son âme - ce besoin d'une morale qui l'unisse à Dieu et assure enfin un "ordre à sa vie après la "déréliction" et l'"infidélité". "Il faut de toute nécessité que l'Afrique retrouvée me donne d'utiles conseils. Il n'est pas en moi de volonté plus arrêtée,

de plus ferme propos, que d'aller maintenant à travers le monde, tendu sur moi-même, décidé à me conquérir moi-même par la violence. Je ne traverserai pas, en amateur, la terre de toutes les vertus, mais à toute heure, je lui demanderai la force, la pureté du coeur, la noblesse et la candeur. Parce que je sais que de grandes choses se font par l'Afrique, je puis tout exiger d'elle. Parce qu'elle est la figuration de l'éternité, j'exige qu'elle me donne le vrai, le bien, le beau, et rien moins....."

La marche à travers les sables brûlants amène bientôt Psichari en face du stèle funèbre élevé à la mémoire de l'héroïque Coppolani, tombant quelques années auparavant sous le fer assassin d'un cheickh jaloux de l'ascendant du Français sur les tribus musulmanes. Le soldat s'y arrête "avec un respect mêlé d'inquiétude". Lui aussi est soldat de France. Son "âme est toute tremblante devant la France". Et voici qu'il songe: la France d'aujourd'hui, quoiqu'on fasse, est toujours la France de Charles Martel, la France de saint Louis. Le geste d'aujourd'hui contre le Croissant, son geste à lui, est la continuation du geste des Croisés. Et il lui "prend alors le désir de relire les histoires de Joinville et de réapprendre comme il se comportait 'en l'aventure dou pelearnaige de la croiz' ". Et accablé d'angoisse et d'amour, il se demande s'il saura, lui, le Français incomplet, le Français sans foi chrétienne, poursuivre le geste héréditaire de la

France antique. "Oh! s'écrie-t-il, être digne d'elle!" et c'est l'ardente supplication qu'il traîne après lui. Il brûle d'impatience pour la purification. "D'austères souvenirs (l')assaillissent. Il soupire après la force, la vertu française. "Ah! nous ne rions pas en Afrique. Que les délicats s'en aillent. Que ceux qu'effraient les sentiments un peu rudes, que ceux que froisse une trop grande simplicité de cœur, quittent à tout jamais la terre de la force et de la vertu! Que tous ceux qui hésitent, tous ceux qui trembleraient devant une vérité trop forte, ne viennent pas prendre la rude nourriture de l'Afrique. Il faut ici un regard ferme, allant droit devant soi, un regard jeune, de toute franchise, de toute clarté."

Son âme a soif de "renoncement total, de perfectionnement. (Il) vit une heure d'obéissance - (il) ne sait trop à quoi, ni en quoi - mais simplement d'obéissance."

Le jeune lieutenant, à qui ses chefs ont confié une mission importante, vient d'arrêter sa troupe à une première étape pour le repos méridien. Ses méharistes dorment là autour de lui, sous leur soleil familier. Lui, se retrouve seul, dans la solitude de la plaine. "Pour la première fois, (il) écoute pieusement les heures tomber dans l'éternel silence du désert"; il a "comme le sentiment d'une mystérieuse attente;" il lui semble "percevoir une ascension de son âme

dans l'espace".

Puis son itinéraire le conduit dans la région du Tangant, "terre métallique, avec des transparence et des reflets de cristaux". Tout dans ce désert suscite d'angoissantes réflexions. Le paysage biblique, austère et nu, les "grandes vasques de pierre sombre", dégageant un parfum d'hébraïsme, où il fait halte pour désaltérer ses chameaux,....l'âme maure surtout, qui a échappé jusqu'ici à l'influence européenne, "tant de rêves élevés, tant de mysticisme florissant en plein vingtième siècle sur le sol le plus inhospitalier du monde" attirent Psichari et l'émeuvent puissamment. Il a "la sensation fortifiante d'aller à des excès, de s'élever au-dessus de la médiocrité quotidienne... mais c'est encore (lui)-même qu'(il) retrouve en dernière analyse... Ici,(il) ne fera pas d'archéologie, (il) ne ramassera pas de vieilles poteries. (Il) ramassera quelques débris de son coeur que vingt siècles de civilisation intense ont effrité".

Mais c'est un des grands charmes de sa nature jeune et saine de ne pas se raidir dans sa contemplation. De la méditation la plus profonde, du rêve le plus impalpable, son ardeur prime-sautière se jette à l'effort, à l'action. On vient de lui signaler le passage d'une caravane lourde des dépouilles d'une récente razzia. Il fait sceller son cheval; avec quelques Kounta, il part à la poursuite du "medjbour",

et "c'est une course folle, dit-il. Je sens derrière moi les grands pas élastiques des chameaux, je sens ma petite troupe ramassée dans un mouvement serré et tendu vers l'avant, un uniforme mouvement de grande coulée vers l'avant, les cous tendus. Heure exquise! Déjà, mille imaginations guerrières nous éblouissent. Je précède un mouvement de joie." Et devant le butin obtenu de haute main, "il éclate en une joie naïve et saine de conquérant".

Et, avec la même facilité, il reprend sa songerie intime. Puisque "les Maures savent utiliser les grandes facilités méditatives que leur consent cette terre spirituelle", pourquoi lui, "transformant à sa mesure de semblables forces et les employant à son propre bien, n'essayerait-il pas aussi de s'en enrichir, ou plutôt de reconquérir ses richesses perdues?" Car il a compris sa propre valeur devant la dégradation des "victimes lamentables d'une civilisation qui n'a pas su s'orienter."

Ecoutez le cri d'indignation qui jaillit spontanément de son coeur de Français, devant le sophisme de l'Islam: "L'encre des savants est plus précieuse que le sang des martyrs." C'est qu'il comprend la vertu morale, la grandeur sublime du sacrifice. Lui aussi est de la génération des jeunes d'aujourd'hui qui dénoncent l'intolérable domination intellectuelle des modernes savants; lui aussi s'est détourné avec

dégoût de l'erreur courante, de la nouvelle philosophie, des commandements laïques. Il frémit d'entendre comparer la plume d'oie à la palme du martyr et se demande ce que serait la France si les théologiens d'Occident avaient proclamé un tel aphorisme.

L'Adrar s'ouvre devant lui; "au seuil de la jeune province française, ses terres à lui, son coeur se gonfle d'aurore et "comme le claquement d'un large coup d'aile", il entend toute l'envolée de la vie. La terre de l'Adrar est un excès de dénûment. Mais quelle singulière vertu d'excitation s'émane d'elle! Battue des vents, balayée de souffles mortels, elle est un perpétuel gémissement, elle est une lamentation. Elle est la terre de l'aura mystique qui nous fait trembler, tant elle vient de loin, on ne sait d'où...." Mais voici qu'en dirigeant sa course vers des terres nouvelles, Psichari découvre dans son coeur de grands espaces inexplorés. Il découvre que le soldat est l'homme de la tradition, l'homme de la fidélité. "Pourquoi (alors) tant d'abandons que nous avons consentis, tant de reniements dont nous sommes coupables, tant de dérèglements qui sont les nôtres? Pourquoi, parmi ces forces qui s'opposent au progrès abhorré, garder l'armée et rejeter l'Eglise?" Voilà enfin Psichari aux prises avec la préoccupation religieuse.

Dans ses longues causeries du soir, à l'heure in-

time où toute la vie du campement se concentre autour du feu allumé par les tirailleurs, son jeune ami Fadel revient sans cesse aux questions religieuses. Il interroge Psichari sur ses croyances; et celui-ci, avec un profond sentiment de sincérité se prend à lui parler du Christ en chrétien. "Et, dit-il, j'eusse éprouvé la plus grande honte à ne pas le faire. Je n'avais pas la foi et je parlais en croyant. Alors, pour la première fois, j'ai compris combien le Christ me liait, comme malgré moi et à mon insu". La honte, le regret, l'inquiétude l'envahissent. "Nous sommes des hommes de fidélité et voici que pourtant nous sommes hors de la fidélité. Nous ne sommes pas des hommes de reniement, et pourtant nous renions. nous ne sommes pas des hommes de blasphème, et du soir au matin... nous jetons au ciel nos blasphèmes."

Après les longs mois austères, la vie à haute tension morale, perdue dans les tourmentes de l'Adrar qui "arrachent l'humus aux montagnes" et le terre-à-terre de l'âme humaine, la petite troupe atteint Atar. Oh! la douceur perfide de la palmeraie "à l'ombre bleue" perdue dans l'opalescence du ciel désertique! Que les heures y coulent "amollissantes"! Toute la nonchalante langueur orientale s'y recèle dans les voiles flottants des femmes à "longs péplums, à la lente démarche onduleuse". L'âme si extrêmement souple de Psichari dans un ressaut de vitalité juvénile se livre à la griserie et au charme dangereux de l'oasis.

Plus tard, dans le Voyage du Centurion, avec quelle sévérité il jugera cette "démission momentanée de soi-même!" Ici, il cherche à excuser sa faiblesse sous le prétexte du "droit du conquérant". Mais le péché, loin de le satisfaire, lui verse le dégoût, l'écoeurement, la honte. Après l'incident d'Atar, les pensées se pressent pêle-mêle, dans un désordre qui a bien son éloquence. Ne dirait-on pas qu'il cherche à étouffer le souvenir récent du désordre moral où il vient de sombrer?

Quel soulagement quand il "se retrouve dans (son) désert et tout entier à lui, si loin des demeures des hommes"! Sur les routes de Tijirit, balancé au "trot berceur" du chameau, il prend une orientation nouvelle. Il pense à un "centurion de Rome...qu'admira Jésus-Christ. Faveur unique! Un humble lieutenant des cohortes romaines a surpassé en amour ceux mêmes de la race élue!...Les soldats de tous les temps sont pareils. Les centurions de l'Evangile quand ils ont vu, ne se voilent pas la face, mais ils disent: 'cet homme était vraiment le Fils de Dieu!' " Et Psichari est de ces centurions-là; il en a "l'honnêteté qui n'a peur de rien, pas même de la vérité." Comme eux, il est prêt à accueillir, dans l'humilité et l'obéissance, la parole qui sauve. Qu'elle se fasse entendre seulement. Mais en serait-il digne? "Peut-être, dit-il, ne connaissons-nous jamais le bonheur du Centurion de Capernaum. Mais nous savons que nous ne résisterons pas et que

le bon Dieu entrera sous notre toit quand il lui plaira."

Voilà la base: ne pas résister; attendre, "attendre patiemment, sans nervosité, sans inquiétude", attendre l'hôte qu'il désire et dont, pourtant, il ne sait rien. Certes non, Psichari ne résistera pas. Vivre pour un but, plier sa vie à un ordre, parce qu'il doit y avoir un but, un ordre, c'est déjà revenir de l'abandon et s'orienter. Et voici que le désert par l'infini de sa vacuité, de sa nudité immobile et son inquiétante immensité, force étrangement l'esprit à s'interroger. L'âme s'y trouve seule, loin de l'agitation vaine.

La voix crie dans le désert et c'est la voix de Dieu - et c'est la voix "de toutes les âmes des apôtres, des vierges, des martyrs, l'innombrable armée des témoins et des confesseurs. Tous (lui) font violence, (l')enlèvent par la force vers une région morale plus élevée que celle où (il) vit aujourd'hui. (Il) désire de tout (son) amour leur pureté, leur humilité, leur pitié, leur chasteté, leur sagesse, leur force, leur science, leur piété".

Que lui importent les difficultés soulevées par l'exégèse moderne? Les "prétendues contradictions des synoptiques" ne servent qu'à ceux qui sont, dès l'abord et avant tout examen, décidés à nier le surnaturel. "Si ignorant que je sois, dit-il, je sens que d'aussi misérables discussions ne sauraient entraîner une conviction quelle qu'elle soit."

Psichari est saisi, depuis sa "capitulation morale" d'Atar, de l'angoisse d'être meilleur, qui lui laisse une souffrance aiguë et continuelle. Ce besoin de pureté qui le poursuit comme un remords lui fait tourner sans cesse les regards vers le séjour des bienheureux. "En fait, il s'agit de savoir si l'on désire un certain fond moral, un certain rejaillissement de l'âme, une sorte d'innocente pureté. Il s'agit de savoir si l'on a le goût du ciel ou non; si l'on désire de vivre avec les anges, ou avec les bêtes; si l'on a la volonté de s'élever, de se spiritualiser sans cesse... Si l'on aime à s'attarder à cette angoisse du chrétien qui n'est que le désir de la perfection, si l'on ne redoute pas l'absolu, mais qu'au contraire on se sente un coeur assez vaste pour le contenir,.. alors l'on n'est pas loin de dire, comme saint Paul foudroyé: "Seigneur , que voulez-vous que je fasse?"

Parce qu'il sait sa faiblesse native, parce qu'il réalise la grandeur de l'entreprise, il "cherche un maître". Il brûle de se soumettre pour être libre. Il veut vivre de perfection jusqu'à forcer la grâce. Car "la grâce est la part de Dieu; le désir est (sa) part à (lui)". Désirer de monter infiniment haut, tout en se sachant infiniment bas.

Et puis, il est soldat de France. C'est la France qui exige. C'est à elle qu'il songe; c'est d'elle qu'il veut "être digne...Ici plus qu'ailleurs, dit-il, je veux être tout

entier à cette France qui est la France de Jeanne d'Arc, de Pascal, de Bossuet; qui est avant tout la France militaire et chrétienne. Nul n'est pleinement français s'il n'est avant tout catholique." Et jetant sur l'avenir un regard prophétique, il ajoute: "Nous avons le sentiment d'une effroyable responsabilité. C'est en nous que sont réunis tous les espoirs - et nous le savons. C'est de nous que dépend le salut de la France, donc celui du monde et de la civilisation. Tout se joue sur nos têtes. Nous savons bien que nous verrons de grandes choses, que de grandes choses se feront par nous". Il voit, cet homme à l'âme droite, ce que peut lui donner la pensée chrétienne, ce qu'il lui doit déjà: cette noblesse française devant laquelle les Maures eux-mêmes s'inclinent. Il voit jusqu'à l'évidence qu'il lui faudrait être lui-même dans la fidélité, dans la pureté. La question morale prime maintenant et toujours davantage la question nationale. Psicharist tourmenté du besoin de l'ordre. "Il ne s'arrêtera plus qu'il n'ait trouvé l'ordre parfait et la suave harmonie de la vérité". Et par une marche logique il va songeant "à ces vies françaises bien ordonnées et dans la paix du coeur; à ces âmes qui ne cherchent pas la griserie du voyage parce qu'elles ont trouvé le port et qu'elles ont jeté l'ancre dans l'incomparable béatitude."

"Cet ordre parfait" qu'il a entrevu, il y porte sans cesse ses aspirations; ainsi qu'il le dit du plus humble

saint, "il garde l'inquiétude de la perfection , le mécontentement de soi-même, qui n'est que le sentiment de sa réelle impuissance. A mesure qu'il s'affine dans sa vie morale, il voit se creuser davantage l'abîme qui le sépare de son Dieu. Sa vie est un rejaillissement perpétuel, un perpétuel mouvement, une glorieuse ascension, et comme une escalade du ciel, qui ne laisse nul répit."

Voici que Dieu approche. Les "voix" se font plus pressantes. Elles lui ont déjà crié ce que l'homme peut pour forcer la grâce; aux angoissantes perplexités de l'âme qui cherche à "sortir de cette mortelle langueur où elle est, pour s'élever au-dessus des monotones campagnes de la terre," elles répondent:

- Rien par toi-même. Tes pieds sont rivés au sol. Mais voici venir Celui qui t'a promis la vie... Prends cette main sanglante qui t'est tendue. Veille et prie...."

"Alors le voyageur s'arrête. Il s'assied sur les ruines des cités. Une angoisse affreuse le saisit à la gorge, et il murmure dans sa solitude: "Mon Dieu, puisque vous m'avez mené jusqu'ici pour me faire entrevoir votre visage, ne m'abandonnez plus. Manifestez-vous enfin, puisque vous seul pouvez le faire et que je ne suis rien. Comme vous avez montré à Thomas vos plaies sanglantes, envoyez-moi, mon Dieu, le signe adorable de votre présence..."

Et désormais, ce n'est plus à prouver Dieu qu'il va occuper ses heures, mais à le chercher qu'il va s'employer, - à le trouver. Tel ce grand soleil et cette terre simple, il va faire son âme à leur image, claire et simple; telle la plaine silencieuse et nue, telle sera son âme silencieuse et nue pour qu'elle entende ce grand bruit et cette grande présence qui y sont. "Et maintenant, s'écrie-t-il, prions, aussi petits et sincères, devant Sa Face". Et il va par le désert, l'âme haute, la prière aux lèvres, incessamment. Sa prière spontanée, de toutes les heures, est faite de reconnaissance, de regret, de joie, de paix, de certitude assurée, de confiance délicieuse. Sa prière est faite, surtout, d'implorant appel à Dieu, d'un humble amour. Il n'a pas la foi, mais il la veut tellement qu'il parle comme s'il l'avait déjà, entraîné par l'enchantement et l'ardeur de son désir. Un jour, un Maure lui demande ce que les Nazeréens - c'est ainsi qu'il appelle les chrétiens - pensent de Jésus, le grand prophète. Et Psichari de lui répondre: "En toute vérité, Jésus n'est pas un prophète, mais Il est le Fils de Dieu!" Et devant le Musulman étonné, il retrace, comme un croyant, l'histoire miraculeuse et divine de Jésus-Christ; puis il continue: "Sidia, tu sais maintenant quel est le Maître des Nazaréens. Apprends donc que, pour le service de ce Maître, nous donnerions volontiers notre vie; que toute notre force, que tu admires, nous vient de Lui, et que nous ne cessons de recourir à Lui comme

à notre Père bien-aimé." Puis: "Je m'arrêtai, la gorge serrée.... J'étais alors dans le plus étrange état d'esprit. Car je ne croyais pas que Jésus-Christ fût le Fils de Dieu, et je ne savais pas prier. Et pourtant, je parlais du fond de ma conscience et il me semble que je n'ai pas manqué de franchise." Oh! non, il n'avait pas menti; aussi ajoute-t-il: "Que de larmes délicieuses je devais verser plus tard au souvenir de ces heures troubles qui précèdent l'arrivée de la Grâce".

La grâce était là qui l'attendait. Elle devait être la sublime récompense de cet acte de foi, noble et courageux de cette âme loyale, qui n'avait pu taire la divinité du Christ à la rencontre duquel elle se portait avec tant d'ardeur, et c'est elle qui le prosterne à genoux pour un premier acte d'adoration.

Écoutons-le lui-même: "Une fois que je m'étais aventuré assez loin, je connus une de ces minutes qui restent ineffaçables dans la vie. Dans la chaleur bruissante de midi, je cherchais un peu d'ombre. J'avais erré longtemps dans les rochers qui dominant la vallée. Enfin, dans le lit à jamais desséché de l'Oued, un arbre assez épais m'invita au repos. Autour de moi, tout était si mélodieux, si assoupi, qu'il me semblait être en cette terre comme en un berceau. Lorsque je fus sous l'arbre, je tombai à genoux. C'était la première fois de ma vie - mais le geste, si nouveau pour moi, m'avait

été commandé de très loin et toute résistance eût été impossible. Dans mon frêle abri, je me sentais infiniment bien pour adorer la puissance qui me courbait et lui exposer avec franchise les besoins de mon coeur. En même temps, je savais de toute certitude que ces besoins seraient satisfaits, que ces désirs seraient exaucés, et au-delà. J'étais bien sûr que je serais un jour catholique et je ne ressentais qu'une impatience sans nervosité, du bonheur qui m'était promis."

Voici enfin le Centurion français aux pieds du Maître qui va entrer sous son toit. Il y est parvenu - c'est lui qui l'assure - sans secousse brusque, sans déchirement intérieur, sans drame, sans anxiété. Des pensées humaines, grandes et nobles, il a évolué aux pensées religieuses par une transition si douce qu'elle est presque insaisissable. Il écrit: "Je n'ai pas traversé de crise en Mauritanie." Dans une attente calme, appuyée sur la certitude que les sacrements sauraient bien lui donner plus tard la foi qui lui fait défaut, il se dit: "Une main se tendra vers moi, un jour... Et mon coeur bat à se rompre, quand je pense à ce que pourrait être ce jour-là."

Les premiers mois de 1912 forment en quelque sorte le noeud de la conversion de Psichari.

Sur la route de Tichitt, 20 janvier, à la veille d'une bataille: - "Je m'étends sous les étoiles. Cette nuit

est la plus belle de toutes. Je ne ressens qu'un bien-être étrange. Je suis dans l'océan de la béatitude éternelle, tout près de Dieu qui a déjà inscrit des noms sur le Livre. Quels sont ceux qui sauront demain l'éblouissante vérité? Il me semble que ma joie est noble, que mes yeux, comme à la veille de mourir, voient plus clair. N'est-il pas doux d'être de ceux qui défendent la vertu et les autels, de ceux qui attendent des miracles, aiment la mort, tout ce qui dépasse l'horizon borné de la vie." Ses réflexions de jadis sur la grandeur du sacrifice se sont modifiées dans la mesure où il s'est rapproché de la vérité. Aujourd'hui, c'est l'efficacité rédemptrice du sang versé, c'est la miraculeuse fécondité du martyr qu'il comprend; c'est la signification du Calvaire qu'il saisit.

Puis il reprend le chemin de l'Adrar. Durant les longues journées de marche silencieuse, il s'arrête pour "jeter un coup de sonde" en son âme, et réaliser "ce que deux années d'errances ininterrompues, dans la misère et la joie, ont mis en lui". Il veut préciser son état moral, établir le bilan de ses apports et celui de la grâce.

Les divers éléments de ce retour sur lui-même se résument en deux idées principales: sentiment calme et paisible de son impuissance; confiance invincible et inébranlable dans le secours de Dieu, dans l'aide surnaturelle des Sacrements. Et dans son coeur, un intense besoin d'amour qu'il

veut stabiliser en Dieu, une certitude absolue de ne pouvoir plus rien par ses propres forces, un dégoût du péché et en même temps une conviction intime de ne pouvoir rien par lui-même pour éviter les rechutes, avec l'assurance reposante qu'il changera dès qu'il sera dans la foi catholique, dès qu'il aura participé aux Sacrements régénérateurs. Et du secours efficace de la grâce il attend la force et la pureté. C'est qu'il en avait déjà ressenti si vivement les touches irrésistibles et bienfaisantes dans tout le parcours de sa conversion! C'est elle qui l'avait agénouillé sous le grand arbre d'Edde-roun; c'est elle encore qui va, plus puissamment agissante, le plonger dans des sensations et des pensées inconnues. De tout ce que Psichari nous a livré de sa vie intérieure, l'incident de la route de Chingueti, semble l'intervention la plus manifeste de la grâce.

C'est lui qui va nous en faire le récit:-

- Douze lieues me séparaient de la vieille ville maure;...je pouvais espérer franchir cette distance en sept heures. Nous nous mîmes en selle comme le soleil commençait à paraître. Une journée de silence s'ouvrait à ma méditation. Sept heures, me disais-je, en montant sur ma 'rakla', sept heures à rester sur cette bosse, sept heures...à plonger dans l'espace, à rêver, à me taire, à fumer. Je veux occuper tout ce temps à méditer.

Vaine résolution!... Je n'avais que des sensations douces, mais il me semblait que ma tête était vide. Pourtant,

mille pensées étrangères et rapides passaient et repassaient au dedans de moi, mais je ne pouvais fixer mon attention sur aucune... Et tout cela défilait avec une rapidité prodigieuse." Puis ce sont les détails du paysage qui sollicitent son attention; il échange quelques mots avec un compagnon; et le silence retombe, plus lourd encore, plus définitif. Et il continue: "Or, à un certain moment, je sentis en moi-même comme une douce lumière qui m'envahissait et se divisait dans mon cerveau, et envahissait de là tous les recoins de mon être. Je me rappelle très bien; soudainement, je fus comme arraché à moi-même, une vague de pensées affluait qui ne m'étaient pas habituelles, et pourtant je n'avais pas alors l'idée qu'elles me fussent envoyées. Depuis le départ de Tichitt, je n'avais pas pensé à ces choses; j'étais surpris, je demandais seulement que le doux miracle continuât.

Comment cela vint-il? Je ne sais plus. Il me semble que je me rappelai avec une grande précision une action abominable que j'avais commise la veille. Alors je me dis: "Ce serait si bon, pourtant, d'aimer le bon Dieu! Pendant un long temps, je me répétais la phrase machinalement. Et puis, j'eus l'idée d'un but qui était difficile à atteindre. Quelle que soit la vérité, pensais-je, c'est une grande joie, c'est une grande noblesse que d'avoir un tel but en la vie. La difficulté, c'est l'unique noblesse; et de nouveau je me répétais

cette phrase, comme si j'avais de la peine à la comprendre et à la graver dans ma tête. Alors, je vis une existence entière déroulée dans un progrès indéfini, non point tournant, comme la mienne, dans un cercle étroit d'habitudes, mais progressant au contraire, et se renouvelant constamment, et allant même au-delà de ses propres forces, pour étancher sa soif inextinguible du divin; je vis enfin ce lieu de jonction de toute la vérité et de toute la Béatitude, auquel tendrait une telle âme, et cette conjonction, ce lieu commun, je le nommai Dieu. Je ressentais un appétit extraordinaire de savoir. Mon incertitude m'accablait, et, pourtant, il me semblait doux, en un certain sens, d'y rester."

Comme Psichari reconnaît bien l'action impulsive de Dieu! A cette lumière qui l'a envahi, il essaie "d'imaginer cette lumière du Paradis, dont rien ne peut donner l'idée". Mais il ressent violemment l'insuffisance de l'intelligence, de la logique humaine devant cet "abîme impossible". "Je retombai épuisé, continue-t-il; je sentais toute l'impuissance humaine, toute la misère qui est nôtre." Puis son esprit s'apaise, dans une attente soumise; il se jette, avec confiance, dans les bras de Dieu. "Allons! se dit-il, courage! Dieu aura pitié de nous. Il me permettra de recevoir Ses Sacrements et alors tout s'éclairera, je saurai.... Mon Dieu! Que je suis heureux! Que je suis heureux!...."

Il est assuré désormais; il sait d'où lui vient cette force agissante et il se réjouit de ce que l'austérité du désert, loin de mettre obstacle à la grâce, lui apporte son concours. "J'aime à me persuader que ce sol divin appelle la Grâce. N'en ai-je pas fait l'expérience et oublierai-je tant d'heures d'onction qui ont jalonné ma pauvre route solitaire." Car il n'est pas de ceux "qui ont peur de l'Absolu". Il veut la Vérité "quelle qu'elle soit, vint-elle même de Dieu". Il l'appelle de toute son âme: "Miserere mei, Domine, fili David! - Quid tibi vis faciam? - At, ille dixit: Domine, ut videam!"

Et perdu dans l'ombre, il attend la Main qui touchera sa paupière. Comment Dieu refuserait-il plus longtemps sa pitié? L'heure ne doit plus tarder où la grâce, en Psichari, va rejoindre le désir et consommer, dans son intelligence, l'adhésion de la plus ferme croyance. Sans doute, dans la conviction de sa nature généreuse, la foi véritable - il le répète souvent - c'est la foi avec la charité, c'est-à-dire l'épanouissement complet de la vie surnaturelle par la réception des Sacrements et la pratique des plus hautes vertus chrétiennes. Mais à n'en pas douter, au terme du voyage en Mauritanie, Psichari a définitivement porté son choix et la Vérité catholique est devenue sa vérité.

"Le 15 octobre 1912, quand je quittai le campement d'Agocatim, dit-il, je sentis en moi un grand déchirement. Toute une période de ma vie tombait brusquement dans le passé.- Un lourd crépuscule s'appesantissait sur mes années de misère.

Mais aussi, une aube se levait, une aube de jeunesse et de pureté, et une clarté céleste embrasait l'horizon devant moi. Cette fois-ci, je savais où j'allais. J'allais vers vers la Sainte Eglise catholique, apostolique et romaine. J'allais vers la demeure de paix et de bénédiction, j'allais vers la joie, j'allais, hélas! vers ma guérison. Et alors, pensant à cette véritable mère qui, depuis des années, m'attendait là-bas, à travers deux continents, et qui de loin me tendait les bras qui pardonnent tout, je pleurais de bonheur, d'amour et de reconnaissance.

Oui, c'était une magnifique vérité qui m'appelait là-bas, dans la douce patrie. Tout l'ordre chrétien m'apparaissait, dans un ciel rajeuni; un temple immense et majestueux, fondé sur des pierres solides, un temple de Raison et de divine Sagesse se levait devant moi, et toutes les lignes de ce temple étaient si droites, si pures, si unies que, devant lui, l'on ne pouvait plus désirer autre chose que de vivre éternellement à son ombre, loin des prestiges et des vanités du monde."

Et aussitôt, sans transition, Psichari confesse sa foi, le regard de l'intelligence fixé droit sur la Vérité Première, comme si les ombres et les énigmes n'en voilaient plus le mystère: "Au fond du ciel, je vois la très tranquille Trinité: Le Père, le Fils, le Saint-Esprit... Trois Personnes et

pourtant une seule substance.... Au fond du ciel, je vois encore Jésus-Christ, le doux Seigneur des Chrétiens, mon Rédempteur....." Et ainsi se déploient, les uns après les autres, devant son intelligence et son cœur apaisés, tous les mystères du Credo catholique. Le récit du voyage en Mauritanie se clôt par cet acte de foi. Ce n'est donc pas en vain que la Voix divine a crié dans le désert et a jeté la clameur' de son appel. L'âme a répondu: "Me voici, Seigneur."

Voyage  
du  
Centurion

Le Voyage du Centurion est assurément postérieur en composition aux Voix, quoiqu'il fut livré au public avant ce dernier dont il n'est qu'une seconde version. Sous la forme du roman impersonnel, il a l'avantage d'objectiver en un récit plus classique une conversion à l'ordre catholique. Les raisons sont les mêmes - ce sont celles que Psichari a lui-même vécues, mais l'enchaînement des faits n'y est pas strictement gardé, la progression y est parfois changée.

Somme toute, les différences ne sont pas appréciables. Sauf quelques détails de la jeunesse de Maxence, une plus grande part attribuée au traditionalisme français et au catholicisme dans l'âme de tout Français, on peut dire que Maxence est bien le couvert sous lequel l'auteur évolue.

Paul Bourget porte du Voyage du Centurion le jugement suivant:-

- Voici un très beau livre.... où le romancier - petit-fils

d'Ernest Renan, et le contraste de sa pensée avec la pensée de son aieul ne peut manquer d'étonner. - revendique le droit d'associer l'Évangile et l'Épée, en vertu d'un texte qui prouve qu'il peut, qu'il doit y avoir une doctrine chrétienne de la guerre.

...Mais d'abord, pourquoi le Centurion? Par rappel de l'épisode de l'Évangile déjà cité.... Pourquoi le voyage? Parce que ce livre est réellement le récit d'un voyage, le journal, étape par étape, d'une expédition en Mauritanie. On comprendra tout de suite l'originalité singulière du roman si j'ajoute que ce voyage est aussi le pèlerinage d'une pensée, la randonnée, à travers ses propres idées, d'un esprit à la recherche d'une certitude, d'une conscience en quête d'une règle surnaturelle, d'un coeur en tourment de Dieu et de l'Église.....

Il y a donc dans ce roman deux romans parallèles, celui de l'officier qui marche sur un sol ennemi, qui scrute l'espace, scrute ses hommes, campe ici, ailleurs se bat, qui veille, interroge, commande, tend sa volonté à l'action; et il y a le roman du négateur qui souffre dans la foi absente comme il souffrirait dans un membre mutilé. Il a quitté la France et Paris pour servir, mais aussi pour échapper à une atmosphère d'anarchie intellectuelle et sentimentale où il étouffait. Il est venu demander à l'Afrique un emploi utile

de ses trente ans, mais aussi, une réparation, un rétablissement de sa vie intérieure, par le danger, par la solitude, par le contact quotidien avec la nature vierge et des hommes primitifs. Etant soldat, il agit et quelle action! celle qui implique la responsabilité la plus poignante, puisqu'il représente la Patrie!

... Le Voyage emporte avec lui cette crédibilité totale, absolue qui est la première vertu du roman...

Pour qu'il y ait crédibilité, il faut que l'auteur soit, pardessus tout, de bonne foi, qu'il croie à l'histoire qu'il raconte, avec une spontanéité, une naïveté complètes... C'est le cas de Psichari pour son Centurion et ses Africains. C'est son cas en particulier pour les angoisses et les joies, les remords et les résolutions qu'il lui prête. Il ne se demande pas si vous en douterez. Il ne cherche pas à vous justifier l'anomalie vivante que peut représenter une pareille dualité: des préoccupations d'un service en campagne et des méditations à la Pascal, alternant dans une même tête. Il n'a pas à résoudre l'objection. Elle ne surgit pas à ses yeux. Ce personnage est son double. Pourquoi discuterait-il sa réalité?... Il vous la montre et vous la voyez avec lui, comme lui. Elle s'impose comme un fait. Ce serait le comble de l'art si ce n'était la simplicité de la nature.

Il ne suffit pas pour qu'un livre soit beau, d'une

beauté supérieure, qu'il ait cette force du fait. Il est nécessaire que le fait ait une valeur. Il en a toujours une quand, à travers lui, nous atteignons le fond du coeur humain. Par une loi qui déconcerte, au premier abord, plus nous sommes nous-mêmes avec intensité, plus les autres se retrouvent en nous. La gamme des mentalités n'est, en effet, pas très étendue, et, dès que l'on entre dans la psychologie profonde, ce n'est plus la variété que l'on rencontre, c'est l'unité, c'est l'identité....

...Suivons l'analyste de Voyage dans ce creusement moral auquel il s'abandonne. Comme beaucoup de jeunes gens de sa génération, Maxence a senti le faux semblant, l'imposture, le vide.... Et voici qu'en Mauritanie, l'officier a l'évidence de la valeur de sa race. Il éprouve qu'il fait partie d'un grand peuple.... Cette puissance dont il porte le signe, c'est celle qui a repris les sables de l'Islam, et c'est celle qui traîne l'immense Croix sur ses épaules... Apercevez-vous comme, en poussant à fond l'analyse de son métier de soldat, le songeur découvre en lui le chrétien?... Le Centurion n'a fait que démêler en lui le Croisé préfiguré dans tous ceux qui portent l'uniforme de France... Il s'explique pourquoi la guerre, comprise à l'allemande, nous cause une horreur qui nous révolte dans nos fibres les plus secrètes. C'est que nous sommes les soldats de la chrétienté et que nous avons devant nous

les soldats d'Odin....

...Les pages où Psichari raconte le dialogue de son Maxence, de lui-même, avec Dieu dans le désert, rappellent par leur éloquence et leur pathétique le célèbre *Mystère* de Jésus. Elles sont, à mon jugement, parmi les plus belles dont puisse s'enorgueillir notre littérature mystique. N'y cherchez pas plus de raisonnement abstrait, de dialectique, d'exégèse que dans le quatrième livre de l'Imitation. La vérité que cherche Maxence n'est pas une vérité d'école. Elle ne s'apprend ni dans les bibliothèques, ni dans les laboratoires. C'est une vérité vivante, qu'il faut sentir en même temps qu'on la comprend. C'est un rapport de l'âme et le l'éternelle Pensée, de l'éternel Amour, de l'éternelle Puissance.

Ce livre posthume est comme le testament de cette grande âme...."

### Dernières hésitations

Psichari rentre définitivement en France, le 3 décembre 1912. C'est de la terre natale qu'il attend ce que n'avait pu lui donner le désert - la solution de ses dernières difficultés, et la grâce des sacrements.

Si l'attente de l'Afrique avait été douloureuse, les épreuves que lui réservait Paris lui furent plus lourdes encore. Elles lui vinrent de toutes parts; les plus cruelles furent celles qui désolaient sa famille où la mésintelligence

ce s'était introduite; les autres, plus intimes, mais non moins sensibles, lui venaient de l'hésitation qui le retenait au seuil de l'Eglise catholique. Il se demandait avec angoisse pourquoi il ne se contenterait pas de poursuivre sa carrière militaire, en bon officier loyal, de tout son coeur. L'opposition de sa famille et de ses chefs était à redouter; peut-être devrait-il quitter l'armée. Mais l'essor vers les cimes avait été trop puissant pour qu'il pût se ralentir maintenant. D'ailleurs, dans quelle autre solution que la foi catholique pourrait-il trouver "l'Absolu" dont il est avide?

C'est auprès de l'ami de toute sa vie qu'il chercha un appui dans son indécision, et ce sera le grand mérite de M. Jacques Maritain d'avoir raffermi, d'avoir mené Psichari dans sa dernière étape vers l'Eglise, en l'aidant à maîtriser les objections qui persistaient encore.

La prière et la réflexion ont enfin raison de ses hésitations. Voici ce qu'il écrivait à Maritain, à cette époque: "Il me semble impossible que je continue bien longtemps à regarder cette adorable pensée chrétienne en étranger, et je me dis qu'après avoir été aussi délaissé et avoir été privé de tant de sacrements, il ne faut pas s'étonner que la pente soit si dure à monter.... Je sais bien maintenant que la prière est ce qu'il y a de mieux, puisque je la commence toujours sans goût et que je ne manque jamais de l'achever dans la joie et la sérénité. Quelle lointaine puissance ont donc ces mots pour agir ainsi sur le coeur le plus dur et le plus

fermé!... J'étais infiniment plus près du but en Mauritanie... Je crois que si j'étais au désert en ce moment, mon ignorance me serait positivement insupportable. Et c'est ce qui fait que j'ai tant hâte de voir enfin la vraie lumière."

Conversion Dieu va se rendre. Quand la Grâce eut parachevé la  
à préparation qu'elle s'était exclusivement réservée, elle fit  
l'ordre catho- intervenir les intermédiaires humains. C'est le Père Clérissac, dominicain, que Dieu choisit pour introduire Psichari  
lique dans le sanctuaire. Le baptême du rite grec qu'il avait reçu à son berceau, pour satisfaire les exigences d'une bisai-  
et le chérie, fut déclaré valide. Le 4 février 1913 "Ernest Psichari, agenouillé devant la statue de Notre Dame de la Salette d'une voix forte - quoique très ému - lit la profession de foi de Pie VII et celle de Pie X. Le Père Clérissac est debout, comme un témoin devant Dieu. Jacques Maritain est là, à genoux, tremblant d'émotion." (Journal de Madame Maritain)  
rie chrétienne Après cette lecture, la confession commence. Ernest rayonne de joie. "Oh! que je suis heureux! s'écrie-t-il.

Le 8 février Mgr. Gibier, évêque de Versailles, le confirme. D'une voix tremblante d'ardeur contenue il scandale, une à une, les syllabes latines du Credo. Le vénérable prélat est profondément touché. "En me quittant, dit-il, il mettait sa main dans la mienne, il s'inclinait filialement sous ma bénédiction et pour exprimer le drame qui venait de se jou-

er entre Dieu et lui, il me disait: "Monseigneur, il me semble que j'ai une autre âme." Il était transformé. Il faudrait dire les ascensions de son âme tout entière à l'action de la grâce. Il entra dans une vie nouvelle, dont la plénitude surnaturelle rachète l'effrayante brièveté."

Le lendemain, Ernest Psichari fait sa première communion. La joie, dès ce moment s'empare de son âme et en fait sa demeure. Elle rayonne de ses yeux, illumine son visage, transparaît dans toute sa personne. Massis remarque avec raison "qu'il semblait qu'Ernest fût entré dans la vie chrétienne de plein pied, sans préparation, sans apprentissage, sans transition, comme s'il eût été catholique depuis toujours. Cette âme hier encore ignorante des communications de la sagesse divine, semblait en être soudain remplie et sans intermédiaires. Il savait tout, sans avoir rien appris: il inventait ses prières et elles se trouvaient être celles-là mêmes que l'Eglise avait répandues sur les âges. Et dans l'ivresse des retrouvailles, il s'écriait: "Mais quoi, Seigneur, est-ce donc si simple de vous aimer!"

Puis il se tourne au Christ dans un élan de générosité sublime, prêt à lui donner tout ce qu'il lui demandera. Chaque jour il communique. "J'ai pu m'approcher tous les matins de la Sainte Table, écrit-il au Père Clérissac, et je l'ai fait avec courage, comptant sur la miséricorde de Notre Sei-

gneur pour me pardonner les faiblesses qui me rendent indignes de recevoir son corps, et m'en remettant entièrement à elle en toute chose... Je crois bien que c'est lorsqu'on est le plus abattu que l'on doit désirer, avec le plus d'amour, l'Eucharistie, et, quant à moi, c'est à ces heures-là que je me tourne avec le plus de confiance vers le Maître à qui je suis désormais."

Sa vie, dès lors, est une prière continuelle. Il en pénètre toutes ses actions. Il faut l'avoir vu à genoux, dit un témoin, devant le Saint Sacrement, les bras croisés sur la poitrine, le regard lumineux et confiant rivé sur le Tabernacle, pour savoir la force et l'amour de ses élans vers Dieu. Il récitait journellement, en entier, l'office de la Sainte Vierge et le rosaire; passait, chaque soir, un temps considérable au pied des autels.

Il rêvait de consacrer sa plume au service de la vérité catholique. Ses oeuvres, surtout le Voyage, attestent la vigueur de son jeune talent, et révèlent, en même temps, la soif d'apostolat de ce converti qui veut procurer le bienfait à tant d'âmes désemparés de ce siècle. C'est de cette époque que date une lettre adressée par Psichari à Paul Bourget où il écrit: "C'est un tremblement que d'écrire en présence de la Très Sainte Trinité." Et l'illustre écrivain de remarquer: "Mot bien étrange d'un jeune romancier à son aîné. Mot révélé-

lateur et qui permet de comprendre ce que ce petit-fils de Renan demandait à l'art littéraire: un apostolat sublime, un pain de vie à distribuer aux coeurs, de quoi susciter la vertu du sacrifice sanglant, à la veille d'une crise qu'il présentait tragique."

Sa foi éclairée et très ferme était pour lui plus qu'une doctrine, plus qu'une croyance, qu'une morale - c'était une vie dont toute son âme était pénétrée, animée et informée; elle rejaillissait sur ceux qui l'entouraient, ses subalternes; son exemple faisait une si vive impression qu'on disait: "Il est tellement sincère qu'on a envie de l'imiter"; les pauvres qu'on lui avait confiés et qu'il comblait des trésors de bienveillante bonté coutumière; les jeunes: son zèle ardent eut voulu allumer en eux, à sa propre flamme, un intense amour pour Jésus-Christ. Il adressait à son petit ami préféré, Louis Lenfant, ces paroles admirables: "Je désire avec ardeur que vous soyez un vrai chrétien, attaché résolûment à la croix de Notre Seigneur; un de ces chrétiens dont la France, songez-y, a tant besoin en ce moment, un de ces bons ouvriers qui ne veulent rien faire durant la vie que PAR LE CHRIST, et FOUR LE CHRIST, et DANS LE CHRIST"....

**Vocation**  
**sacerdotale**

"Plus que la foi de Pierre, dit l'assis, c'était l'amour de Jean qui habitait son coeur. Et ici, nous pénétrons le secret essentiel de cette âme choisie, la volonté

profonde qui dirigea sa destinée, ce qui donne soudain tout son sens et son sublime au drame intérieur que nous résumons. Voilà le point où cette vie se transforme et prend quelque chose de saint: vingt-neuf années douloureuses n'avaient été souffertes que pour aboutir à cette vocation. Dès qu'il connut par lui-même les joies de la Lumière, Ernest Psichari n'eut qu'une pensée, donner sa vie pour réparer l'offense que son grand-père avait faite à Dieu. Pour cette oeuvre de réparation, il s'était promis de se consacrer au Seigneur. Il voulait dire la messe, cette messe jadis abandonnée, il voulait se courber devant ce tabernacle délaissé pour les parvis humains, reprendre la place, le précepte et le mandat qu'un des siens avait déserté.... Et peut-être, et surtout soulager les peines sous lesquelles ce père de sa chair s'affligeait, hâter sa délivrance, lui sacrifier son coeur filial, pour qu'il vît enfin ce Dieu qui avait été le Dieu de leurs pères."

Mais le sacerdoce seul ne comblait pas le besoin immense d'ordre moral, de vie intérieure intense qui remplissait l'âme de Psichari. Il ne sera satisfait que lorsqu'il se sera assujetti à une règle austère et forte qui lui laissera le champ ouvert à l'apostolat de la plume et de la parole. C'est l'ordre de saint Dominique qui répondait le mieux à ses aspirations. Il disait, pressentant peut-être que le sacrifice de toute une vie serait consumé en un bref instant:

"Je ne sais pas bien ce que Dieu veut de moi, mais c'est du moins dans la paix et le silence de l'âme que j'attends le moment où Sa Volonté daignera se manifester." Avec la même générosité, le même amour, le même enthousiasme qu'il eût apporté à l'oblation religieuse quand la guerre éclata en août 1914, il s'élançera au sacrifice suprême. Cette fois, il laisse parler son cœur devant le péril, comme à la veille du combat de Tichitt, non plus par goût du risque, mais par devoir. Il écrit à l'abbé Failleul, l'avant-veille de sa mort: " Je vais à cette guerre comme à une croisade, parce que je sens qu'il s'agit de défendre les deux grandes causes à quoi j'ai voué ma vie."

.....

### Consommation

#### du sacrifice

Le soir du 22 août 1914, les patrouilles françaises parcourent le champ de bataille de Saint-Vincent Rossignol, à la recherche des héros français fauchés en cette épouvantable journée. La lueur des torches tombe tout à coup sur le noble visage de Psichari, étendu, les bras en croix, mort à côté de sa pièce. Le calme épanou sur ses traits est frappant. Il porte encore autour de son poignet le chapelet qu'il y a enroulé ce matin même, et à son cou brille la petite croix d'or de son baptême.

"Le petit-fils de Renan, écrit Barrès, aura passé au milieu de nous en courant, mais que sa destinée interrom-

que est belle!" Oui, belle au point de vue patriotique et religieux; belle parce qu'elle s'achève ici-bas dans un grand sacrifice et parce qu'elle est un rachat.

"A considérer le grand-père et le petit-fils, et leur sort inégal, et l'humaine gloire du vieillard et le sacrifice du jeune homme, et combien de la même ramure ces jets différents,

Quam sit dispar exiliis,

l'âme chrétienne rêve étrangement, écrit Jacques Maritain. Elle aperçoit les mystérieuses récupérations de l'économie divine, et les embrassements incompréhensibles de la miséricorde et de la vérité. Sans l'aventure de Renan, l'aventure de Psichari eût-elle pu se produire? Qui dira quel contre-poids la charité de l'un qui est une vertu divine fait à la masse terrestre, et à toute la nuisance humaine de l'oeuvre de l'autre? En sauvant son âme, Psichari n'a-t-il pas sauvé aussi une certaine couleur de beauté que Dieu voulait absolument obtenir de cette race, et des germes spirituels et une sève, et une vocation qui se trouvaient déjà chez Renan, mêlés aux dons puissants et dangereusement faciles voués par lui à l'idole Science! Je te mènerai au désert et je parlerai à ton coeur. Moment merveilleux où l'Esprit de Dieu fait connaître au centurion que son vrai nom n'est pas celui qui lui vient de la chair et du sang, mais ce "NOM" nouveau par lequel il entend l'amour du Père l'appeler."

.....